

## L'acteur comme moteur d'une esthétique du banal

Helen Faradji

Numéro 167, juin–juillet 2014

Les multiples visages de l'acteur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faradji, H. (2014). L'acteur comme moteur d'une esthétique du banal. *24 images*, (167), 32–32.

# L'acteur comme moteur d'une esthétique du banal

par Helen Faradji

Son front est largement dégarni. Ses cheveux, mi-longs et fins, retombant mollement sur ses épaules. Son visage est mangé par une moustache et une barbe mal entretenues. Ses sourcils fournis et légèrement arqués lui donnent des faux airs d'un Droopy rêveur et mélancolique. Il échappe à tous les canons de beauté et pourtant, la majorité du jeune cinéma français de 2013 s'est construit autour de sa personne, singulière et décalée. Par ailleurs réalisateur et metteur en scène de théâtre, Vincent Macaigne a promené sa dégaine, tantôt étrange et inquiétante, tantôt douce et sentimentale, dans *Tonnerre* (Guillaume Brac), *La fille du 14 juillet* (Antonin Peretjatko), *La bataille de Solférino* (Justine Triet) et *2 automnes, 3 hivers* (Sébastien Betbeder). Cette année, il devrait être à l'affiche des nouveaux films de Louis Garrel et Mia Hansen-Love.

Au-delà de l'apparition d'un nouveau visage et d'une silhouette hors-norme dans le paysage du cinéma – ce qui n'a rien de rarissime (en leur temps, Jean Gabin, Bourvil ou Lino Ventura redéfinissaient également une certaine idée de la beauté sur grand écran) –, l'arrivée de Vincent Macaigne dans un monde régi par le glamour, l'harmonie des traits ou du moins l'existence d'un charisme indéniable, soulève d'intéressantes interrogations esthétiques : cet acteur, et d'autres avec lui, ont-ils fait entrer le jeune cinéma français dans le règne de la banalité ? Car c'est bien ce qui frappe dans la présence à l'écran de Macaigne, mais encore de François Damiens (*Tip Top*, *Suzanne*, *La famille Wolberg*), de Laetitia Dosch (*La bataille de Solférino*) ou de Sophie Letourneur (également réalisatrice des *Coquillettes* où officie une bande de filles sans artifices) : non pas tant leur physique sans réel éclat, dérogeant à cette idée encore tenace que l'acteur de cinéma doit « faire rêver », mais la façon dont la banalité qu'ils incarnent anéantit cette distance naturelle entre eux et nous dans un élan de contagion se développant entre l'acteur et le film.

À l'inverse du type *guy* ou *girl next door* mis en avant par un certain cinéma américain aux mises en scène propres et lisses, la banalité de ces acteurs se répercute sur la forme même des films.



2 AUTOMNES 3 HIVERS (2013) de Sébastien Betbeder



TONNERRE (2013) de Guillaume Brac

Confusion entretenue avec l'approche documentaire dans *La bataille de Solférino* et *Les coquillettes*, éclairage minimaliste dans *Tonnerre*, ludisme injecté dans des situations « de tous les jours » dans *2 automnes, 3 hivers* : l'arsenal formel déployé par cette nouvelle tendance du cinéma français ne procède plus d'une mise en valeur physique de l'acteur, mais vient au contraire appuyer cette idée d'un « cinéma à la bonne franquette », simple, direct et banal que l'acteur symbolise tant par son physique que par son jeu. Si les corps de Macaigne et ses compères sont différents, c'est aussi leur façon de jouer, sans affects, sans grandiloquence, s'autorisant les bafouillis, les silences et les improvisations, qui frappe et fait s'interroger sur qui, au juste, de la persona de l'acteur ou du regard du cinéaste, construit réellement cette nouvelle valeur esthétique de la banalité.

Certes, ils ne sont pas les seuls à avoir opté pour des approches se tenant le plus près possible du réel. On peut ainsi songer, pour ne citer qu'eux, au cinéma d'Abdellatif Kechiche et John Cassavetes dont les décors (la rue, les villes révélées dans leurs aspects les plus ordinaires) ou les partis pris de mise en scène (caméra à l'épaule, plans-séquences, improvisation des acteurs) visent également à abolir une certaine distance entre le spectateur et l'univers montré à l'écran. À l'exception que, dans leurs films, l'acteur reste regardé et mis en valeur comme une créature hors du commun. Sans maquillage, filmées dans leur quotidienneté, Gena Rowlands ou Adèle Exarchopoulos sont malgré tout magnifiées par un regard de cinéaste qui envisage son art comme un moyen de transcender la banalité, regard qui les encadre alors et les fait cheminer vers de grands moments de performance.

L'avenir dira si ces nouveaux acteurs à l'image de Vincent Macaigne redessineront réellement les contours du cinéma français. En attendant, reste qu'ils ont assurément redéfini la place même de l'acteur dans le processus de création d'un film. À la figure de l'acteur destiné à faire partager une fascination du cinéaste s'exprimant tout particulièrement dans des scènes-chocs où ledit acteur est poussé dans ses derniers retranchements, s'est substitué un acteur à part entière, tant dans sa « composition » que dans son influence sur l'esthétique même des films. ■